

BELGIAN FRANCOPHONE LIBRARY

Donald Flanell Friedman
General Editor

Vol. 23



PETER LANG

New York • Washington, D.C./Baltimore • Bern
Frankfurt • Berlin • Brussels • Vienna • Oxford

Francographies

Identité et altérité dans les
espaces francophones européens

Edité par
Susan Bainbrigge, Joy Charnley
et Caroline Verdier



PETER LANG

New York • Washington, D.C./Baltimore • Bern
Frankfurt • Berlin • Brussels • Vienna • Oxford

géniales du corpus français. Il découlera d'une telle approche une perception plus subtile des littératures.

Celle-ci suppose la sortie des clichés mentaux issus de la construction des Etats-nations européens et du concept, à la fois vrai et faux, de grande nation. Francophones depuis les origines mêmes d'une langue qui ne serait pas ce qu'elle est sans leur apport, les Belges constituent un des premiers et des plus singuliers exemples de francophones. Leur histoire singulière et la tension qu'elle engendre à l'égard des modèles français a produit, depuis 1815, une littérature européenne parmi les plus inventives et les plus abondantes si l'on se réfère à l'exiguïté du territoire qui l'a produite. Une des plus méconnues aussi.

Notamment parce qu'elle met en cause certains canons de la doxa littéraire à travers laquelle la France a produit son identité, prôné sa littérature, et proclamé son imperium.

François Provenzano

La théorisation des littératures de la francophonie Nord. Retour sur deux changements de paradigme

Introduction

Si cet article peut contribuer à l'important débat actuel sur les cadres théoriques et interprétatifs qui guident notre approche des littératures qu'on dit 'francophones', ce sera moins en abordant frontalement des questions de théorie littéraire qu'en cherchant plutôt à examiner et à problématiser une portion de l'histoire des discours théoriques et historiographiques produits sur quelques-unes de ces 'littératures francophones'.

Face à l'irruption massive de ces nouveaux objets dans le panorama universitaire, il apparaît en effet opportun de s'interroger sur la construction même de la 'littérature francophone' et sur la variété des modalités de sa prise en charge théorique et méthodologique. Comme le suggère Michel Beniamino dans son importante somme sur le sujet,¹ il s'agit d'éviter de la sorte que les 'études francophones' se résument soit à la simple juxtaposition d'études ponctuelles (sur les auteur-e-s ou les sous-ensembles étiquetés 'francophones'), soit à une impossible quête de modélisation ou de typologisation globales. En connaissant l'histoire de sa propre discipline, le/la 'francophoniste' serait sans doute mieux armé-e pour donner une cohérence et une légitimité à ses pratiques.

Notre contribution s'inscrit dans cette perspective archéologique (plutôt que strictement théorique), puisqu'il s'agit d'éclairer un moment problématique de l'histoire discursive propre à trois grands ensembles

1. Michel Beniamino, *La francophonie littéraire. Essai pour une théorie* (Paris: L'Harmattan, 1999).

littéraires de la francophonie Nord. Si nous avons choisi, dans un premier temps, de restreindre notre enquête à la Belgique, à la Suisse romande et au Québec, c'est qu'il nous a semblé que chacune de ces littératures avait fait l'objet d'une prise en charge historiographique relativement comparable et en tout cas distincte des autres 'littératures francophones'. Certes, les configurations socio-historiques et les rapports à la France de ces trois ensembles ne peuvent être reconduits à un schéma unique; mais, malgré ces divergences, les discours métalittéraires se sont indubitablement appuyés sur des argumentaires semblables et ont privilégié le même type de problématiques (tant dans les phases d'émergence que d'institutionnalisation des littératures en question). Cela a sans doute contribué à ce que, aujourd'hui, les recherches en littératures belge, romande et québécoise donnent l'apparence d'une certaine convergence méthodologique,² qu'on oppose volontiers au paradigme postcolonial tendant à s'imposer pour les littératures africaines, maghrébines et antillaises.³ Nous reviendrons sur cette opposition au terme de notre parcours.

Ce parcours sera forcément sélectif et se focalisera sur un moment problématique de l'histoire discursive propre aux trois grands ensembles littéraires précités. Au cours des années 1970 et 1980, cette histoire connaît en effet deux importants renouvellements des cadres herméneutiques en usage. D'un côté, apparaît pour la première fois un discours théorique spécialisé et méthodologiquement contrôlé sur chacune des trois littératures examinées ici. Parallèlement, et à peu près à la même période, un discours métalittéraire placé sous le signe de la 'francophonie' émerge et s'institutionnalise, en réévaluant inévitablement la dimension, la place et l'approche des ensembles littéraires jusqu'alors considérés de manière distincte. C'est précisément l'articulation entre ces deux importants virages critiques qu'il va s'agir d'examiner et de questionner, pour la mettre en

2. Qu'on peut identifier notamment avec l'adoption des méthodes de la sociologie de la littérature, comme en témoignent par exemple les travaux de Michel Biron, Paul Aron, Benoît Denis ou Jérôme Meizoz.

3. Voir notamment les travaux de Jean-Marc Moura, dont *Littératures francophones et théorie postcoloniale* (Paris: PUF, 1999), et les volumes collectifs Charles Forsdick et David Murphy (éds.), *Francophone postcolonial studies: a critical introduction* (Londres: Arnold, 2003); Anne Donadey et H. Adlai Murdoch (éds.), *Postcolonial Theory and Francophone Literary Studies* (Gainesville: UP of Florida, 2005).

perspective avec les débats récents autour du paradigme postcolonial et de la revendication d'une 'littérature-monde' en langue française.⁴

Conceptions périphériques

Le premier virage évoqué doit être situé et compris en fonction des grandes étapes précédentes, qui rythment le développement des historiographies littéraires en francophonie Nord, de manière globalement comparable (même si pas toujours synchrone).

Autour de 1850 en Belgique, en Suisse romande et au Québec apparaissent les premières traces d'un souci historiographique relatif à la production littéraire locale. Ce souci prend la forme d'un plaidoyer pour l'existence d'un corpus national inscrit profondément dans les structures idéologiques et historiques de la société. C'est principalement sur cette conception des rapports entre littérature et société que s'appuient la rhétorique identitaire et l'axiologie métalittéraire mises au point par ces premiers historiographes, qui ont pour noms Charles Potvin en Belgique, Henri-Raymond Casgrain, Edmond Lareau, Camille Roy au Québec, Eugène Rambert, Philippe Godet, Virgile Rossel en Suisse romande.⁵

Après cette première importante génération apparaît un autre type d'historien de la littérature, soucieux cette fois de faire entrer le corpus national dans la modernité, en y isolant un panthéon littéraire et en remettant en cause la *doxa* critique nationaliste et le lien qu'elle postulait entre l'activité de création et les idéologies du champ du pouvoir. Cette nouvelle génération, laissée pour compte d'un système de valeurs figé qui ne lui

4. Voir le manifeste publié sous le titre 'Pour une "littérature-monde" en français', *Le Monde des livres* (15 mars 2007), puis sous la forme d'un volume collectif: Michel Le Bris et Jean Rouaud (éds.), *Pour une littérature-monde* (Paris: Gallimard, 2007).

5. Quelques titres représentatifs: Charles Potvin, 'Histoire de la littérature en langue française', in Eugène Van Bommel (éd.), *Patria Belgica* (Bruxelles: Bruylant-Christophe & C^{ie}, 1875), III, pp. 433-56; Henri-Raymond Casgrain, 'Le mouvement littéraire au Canada' [1866], *Œuvres complètes* (Montréal: Beauchemin & Valois, 1884), I, pp. 353-75; Edmond Lareau, *Histoire de la littérature canadienne* (Montréal: John Lovell, 1874); Camille Roy, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* (Québec: L'Action nationale, 1918); Eugène Rambert, *Écrivains nationaux* (Genève - Paris: Cherbuliez - Sandoz et Fischbacher, 1874); Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* (Neuchâtel - Paris: Delachaux & Niestlé - Librairie Fischbacher, 1890); Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours* (Genève, Bâle, Lyon - Paris: H. Georg - Librairie Fischbacher, 1889-1891).

convient plus, pose dès lors la question de l'autonomie du littéraire comme nouveau fondement des opérations de légitimation appliquées par l'historiographe à son corpus. C'est essentiellement le propos du Belge Francis Nautet, à la fin du XIX^e siècle, et du Québécois Berthelot Brunet, au milieu du XX^e.⁶

Selon des rythmes et des modalités évidemment variables, ce processus conduit, dans la seconde moitié du XX^e siècle, à une forme d'institutionnalisation des pratiques historiographiques sur la littérature, avec la professionnalisation du personnel et la systématisation des cadres critiques. Ceux-ci confèrent une certaine stabilité au panthéon littéraire et assurent sa promotion à l'extérieur des frontières nationales. On reconnaît ce type d'infrastructure et d'ambition discursives dans la célèbre entreprise de Gustave Charlier et de Joseph Hanse, en 1958, mais aussi dans les travaux de Gilles Marcotte sur la littérature québécoise, ou, à propos de la même littérature, dans l'imposante *Histoire de la littérature française du Québec* dirigée par Pierre de Grandpré à la fin des années 1960.⁷ En Suisse romande, c'est l'ouvrage de Manfred Gsteiger sur *La nouvelle littérature romande*, publié en 1978, qui fait office de vitrine historiographique à la production du cru, tandis qu'il faut attendre la fin des années 1990 et l'*Histoire de la littérature en Suisse romande* dirigée par Roger Francillon⁸ pour trouver une entreprise collective d'une ampleur et d'un degré d'institutionnalisation comparables à celles de Charlier et Hanse ou de Grandpré.

Ce mouvement d'institutionnalisation entraîne deux conséquences importantes dans l'économie des discours sur ces trois littératures. La première conséquence est que le personnel historiographique des périphéries tend désormais à investir dans sa pratique des enjeux qui lui sont propres, qui concernent sa propre valorisation spécifique (en tant qu'universitaire,

6. Voir Francis Nautet, *Histoire des lettres belges d'expression française* (Bruxelles: Charles Rozet, 1892-1893); Berthelot Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française* (Montréal: L'Arbre, 1946).

7. Gustave Charlier et Joseph Hanse (éds.), *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*, (Bruxelles: La Renaissance du livre, 1958); Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait. Essais critiques sur la littérature canadienne-française* (Montréal: HMH, 1962); Pierre de Grandpré (éd.), *Histoire de la littérature française du Québec*, 4 vols (Montréal: Beauchemin, 1967-1969).

8. Manfred Gsteiger, *La nouvelle littérature romande; Essai*, (Vevey – Lausanne – Zurich: Bertil Galland – Ex-Libris, 1978); Roger Francillon (éd.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, 4 vols (Lausanne: Payot, 1996-1999).

académicien ou critique), et plus celle de son objet ou de la collectivité de laquelle il émanerait. La dynamique de spécification distinctive qui caractérise les littératures périphériques se déplace dès lors de l'objet lui-même (la 'littérature belge', ou la 'société québécoise') vers les modalités (théoriques et méthodologiques) de sa prise en charge par le métadiscours. Autrement dit, il ne s'agit plus prioritairement de plaider pour l'assimilation ou la dissimilation de son objet d'étude par rapport au centre français, mais plutôt pour l'adoption de tel ou tel paradigme théorique ou critique, qui assurerait cette fois la spécificité et la reconnaissance de la gamme des spécialistes de ces littératures périphériques.

La seconde conséquence s'enchaîne à la première, puisqu'elle réside dans le déficit de la forme historiographique elle-même qui, en s'institutionnalisant, se fragmente. La multiplication et la spécialisation croissante des historien-ne-s de la littérature ne sont pas étrangères à cette fragmentation. Mais c'est surtout la valeur épistémologique du récit historique qui est mise en question et dévaluée au profit d'autres paradigmes plus ou moins formalisés, parmi lesquels on peut retenir celui de la sociologie de la vie littéraire. L'hypothèse qu'il nous paraît intéressant d'avancer à cet endroit est que ce paradigme en particulier reformule – en le sublimant au statut théorique – l'un des principaux points d'ancrage doxique qui servaient jusqu'alors l'argumentaire sur la valorisation spécifique de l'objet périphérique. Nous voulons suggérer par là que le principe du degré d'indépendance nationale de la production littéraire trouverait son équivalent conceptuel dans celui du degré d'autonomie de la pratique littéraire et des institutions qui l'encadrent. Le/la spécialiste justifierait de la sorte l'élection d'un terrain d'investigation privilégié non plus pour des raisons idéologiques, mais par le fait que le modèle théorique adopté lui assigne un cahier des charges qui autorise un tel découpage de l'ensemble littéraire et une qualification 'périphérique' de cet ensemble.

On peut citer en exemple les considérations préliminaires de l'*Histoire de la littérature française du Québec* dirigée par Pierre de Grandpré, qui s'expliquent sur la spécificité de l'objet traité. On perçoit nettement comment cette justification s'est déplacée de l'objet sur les méthodes puisque les auteur-e-s préconisent le recours aux sciences sociales et à l'interdisciplinarité pour aborder le 'domaine littéraire québécois'. L'enjeu de la définition originale se situe ainsi sur le terrain académique et méthodologique, et non plus sur le terrain politique et idéologique: c'est

l'approche sociologique qui doit fédérer les efforts de la recherche québécoise.

Le premier postulat de cette recherche serait de reconnaître que la 'littérature' québécoise doit s'entendre, historiquement, dans un sens particulier, les textes de prose et de poésie englobés sous cette dénomination n'étant guère plus 'littéraires' que les mémoires, les correspondances, les discours politiques, les articles de journaux, et même les écrits didactiques qui ont vu le jour, ici, entre le Régime français et la seconde guerre mondiale. Pour ma part, je ne peux pas ne pas faire, de cette vérité, le premier postulat de la recherche en domaine québécois. [...] Et cet aveu, loin de contenir un jugement dépréciatif sur ce que nous sommes, ne peut qu'aider à l'affirmation de notre originalité.⁹

Renonçant à la prédication identitaire sur le corpus des textes, l'historiographe définit un nouvel objet de valorisation spécifique et d'investissement collectif d'une certaine 'québecité', à savoir son propre terrain de compétences: 'Qu'ajouter à ces lignes, sinon le vœu que la recherche s'organise, et que le "domaine québécois" dans son ensemble apparaisse de plus en plus comme le contexte adéquat [...] de toute étude portant sur notre "littérature"'.¹⁰

Comment rendre compte de ce déplacement, qui institue donc un point de vue scientifique, ou plus strictement scolastique, sur des objets originellement traversés de part en part par des enjeux politiques? Il convient de rappeler que, d'une façon tout à fait significative, c'est d'un universitaire doublement excentré par rapport à la tradition 'francophone' que survient, en 1967, ce que l'on peut interpréter rétrospectivement comme l'un des premiers signes du déclassement historiographique périphérique. Professeur à l'université de Moscou, Leonide Grigorievitch Andreev est l'auteur d'une thèse intitulée *Cent ans de littérature belge*.¹¹ Non traduit en français, son travail ne sera diffusé que partiellement et par l'entremise de Jean-Marie Klinkenberg qui, dans une recension détaillée (et dans la suite de ses travaux),

9. Georges-André Vachon, 'Chapitre premier. Le domaine littéraire québécois en perspective cavalière', in Pierre de Grandpré (éd.), *Histoire de la littérature française du Québec*, pp. 31-33.

10. Ibid., p. 33.

11. Leonide Grigorievitch Andreev, *Sto let bel'gijskoj literatur'I* (Moscou: Presses de l'Université Mikhaïl Lomonossov, 1967).

systématise les hypothèses du chercheur russe sur la littérature belge.¹² Dès le titre de son compte rendu – 'Nouveaux regards sur le concept de "littérature belge"' – Klinkenberg indique la rupture que vise à instaurer son propos, entre un discours critique qui prenait position par rapport au référent 'littérature belge' et un discours scientifique qui cherche à positionner le concept de 'littérature belge'. L'auteur se démarque ainsi autant des 'sentiments nationalistes' que des 'réflexes farouchement antinationalistes'.¹³ C'est bien l'ensemble d'une posture qui est ici récusé, quel que soit le pôle argumentatif vers lequel elle tend. Contre le traitement 'critique' qui n'échappe pas à la question de la nationalisation (quelle que soit sa forme), Klinkenberg – dans la foulée d'Andreev – cherche à imposer 'une optique résolument historique et sociologique'.¹⁴ Celle-ci place le métadiscours littéraire dans une tension vers la scientificité et situe dès lors l'historiographe dans un univers de valeurs radicalement opposé à celui qui prévalait jusqu'alors. À l'éthique humaniste et universaliste adhérent au dominant culturel sous couvert d'adhérer au Beau, ou à l'éthique nationaliste instrumentalisant la littérature dans le cadre d'un projet politique, l'historiographe oppose désormais une éthique du savoir, soucieuse de conceptualiser et d'expliciter les conditions de possibilités du littéraire. Cet exemple, le plus précoce à notre connaissance, peut être considéré comme paradigmatique d'une série de discours qui, tant en Belgique qu'au Québec ou en Suisse, élaborent des appareils conceptuels d'objectivation ajustés à la configuration et au fonctionnement socio-institutionnel de la littérature dans chacun de ces trois ensembles.

En Belgique, dans la foulée des travaux de Jean-Marie Klinkenberg et suivant l'approche sociologique du littéraire inspirée de Pierre Bourdieu et de Jacques Dubois, plusieurs chercheur-se-s ont rendu compte des conditions

12. Voir, en particulier: 'Nouveaux regards sur le concept de "littérature belge"', *Marche romane*, XVIII (1968), 120-132; 'Pour une histoire de la littérature française en Belgique', *Littérature française de Belgique, Écritures*, 74 (1974), 15-21; 'La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d'une sociologie historique', *Littérature*, 44 (1981), 33-50.

13. Jean-Marie Klinkenberg, 'Nouveaux regards sur le concept de "littérature belge"', op.cit., p. 122. L'auteur souligne du reste l'avantage du recul dont jouit Andreev et qu'il entend adopter pour assurer l'objectivité de son propre travail: 'Par son appartenance géographique, M. Leonide Grigorievitch Andreev jouit de ce recul qui nous semble si nécessaire. Aucun préjugé d'ordre national ou culturel n'est à même de fausser son jugement' (ibid., p. 123).

14. Ibid., p. 121.

particulières de la production littéraire belge et des déterminations que ces conditions faisaient peser sur les œuvres elles-mêmes.¹⁵ La définition claire et précise d'une ligne méthodologique et épistémologique reconstitue la cohérence et l'homogénéité de l'objet 'belge' et de sa spécialisation périphérique. Parallèlement à cette lignée de travaux, s'est développée également une approche d'inspiration psychanalytique, portée par Marc Quaghebeur, qui envisage les écrivain-e-s et leurs textes en fonction des concepts de bâtarde, de déni de l'histoire et de creux identitaire.¹⁶

Au Québec, d'un côté la veine de l'analyse sociocritique – qui envisage la manière dont les textes littéraires retravaillent les grandes problématiques qui traversent l'imaginaire collectif d'une société –, d'un autre côté la veine de l'analyse institutionnelle – qui cartographie l'inscription sociale de la littérature dans toutes ses dimensions – ont imposé également des paradigmes conceptuels spécifiquement centrés sur le corpus périphérique québécois. Michel Biron éclaire ainsi par la notion d'«écrivain liminaire» les modalités particulières de la modernité littéraire québécoise.¹⁷ Selon une perspective plus totalisante, Denis Saint-Jacques et Maurice Lemire ont entrepris d'explicitier tous les rouages de la *Vie littéraire au Québec*, s'entourant d'une importante équipe de collaborateurs et collaboratrices.¹⁸

En Suisse enfin, simultanément à la publication de *L'Histoire* dirigée par Roger Francillon se développent également des approches tout autant

15. *L'Histoire de la littérature belge 1830-2000*, dirigée par Jean-Pierre Bertrand et al. (Paris: Fayard, 2003) peut être considérée comme la synthèse des connaissances acquises par ces différents travaux. Son titre ne doit pas laisser penser que les auteurs souhaitent renouer avec la tradition des grands récits métalittéraires d'illustration nationale: au découpage par périodes ou par genres, ils ont préféré une fragmentation en une cinquantaine de dates-repères, chacune pointant un événement déterminant dans l'évolution littéraire et délimitant une problématique traitée par un-e spécialiste; quant à l'objet 'littérature belge', les auteurs y voient 'un ensemble cohérent qui, depuis 1830, s'est développé dans un espace social, politique, institutionnel, culturel et linguistique singulier, qui a partiellement conditionné la nature et les modalités de la pratique littéraire' (p. 14).

16. Voir Marc Quaghebeur, *Balises pour l'histoire des lettres belges de langue française* (Bruxelles: Labor, 1998). L'auteur apporte la justification théorique et historiographique de sa démarche dans 'Littérature et fonctionnement idéologique en Belgique francophone', *La Belgique malgré tout*, *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1, 4 (1980), 501-25.

17. Michel Biron, *L'absence du maître Saint-Denis Garneau, Ferron, Ducharme* (Montréal: PUM, 2000).

18. Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (éds.), *La vie littéraire au Québec*, 5 vols publiés (Sainte-Foy (Québec): Presses de l'Université Laval, 1991-2005).

désacralisantes et démythifiantes que celles attestées en Belgique et au Québec. On peut signaler les réflexions polémiques de Claire Jaquier sur les tics et manies du discours critique suisse romand de ses origines à nos jours, de même que l'important travail de déconstruction/reconstruction socio-discursive auquel s'est livré Daniel Maggetti dans son ouvrage sur *L'invention de la littérature romande*.¹⁹ Signalons encore la lecture sociolinguistique proposée par Jérôme Meizoz sur les écrivain-e-s romand-e-s et leur rapport à la langue standard, l'enquête menée par François Vallotton sur les instances éditoriales, ou celle menée par Alain Clavier dans la perspective d'une histoire des intellectuel-le-s.²⁰

Il ne s'agit nullement de suggérer ici que tous ces travaux sont assimilables l'un à l'autre, ni même qu'ils représentent l'ensemble de la production métalittéraire récente sur les trois ensembles envisagés. Notre propos consiste plus simplement à pointer un certain état des lieux discursifs dans la production historiographique sur les littératures de la périphérie Nord – à savoir le déplacement de l'enjeu de l'autonomie périphérique, du plan des objets vers le plan du métadiscours. Il va s'agir à présent d'interroger la relation problématique qu'entretient un tel changement de perspective avec un autre important virage critique dans l'approche de ces mêmes littératures, à savoir l'institutionnalisation d'un discours métalittéraire au référent prioritairement étiqueté comme 'francophone'.

Métalittérature 'francophone'

Autour des années 1980, plusieurs essayistes et historiographes s'emploient à rendre compte de manière à la fois globalisante et érudite de la réalité 'francophone' sous tous ses aspects et élaborent ainsi un discours métalittéraire (ou métaculturel) 'francophone' contrôlé scientifiquement.²¹

19. Claire Jaquier, 'La boutique du texte: bouchons, plâtres et fer forgé', in Claire Jaquier, Roger Francillon et Adrien Pasquali, *Filiations et filatures. Littérature et critique en Suisse romande* (Genève: Zoé, 1991), pp. 91-151; Daniel Maggetti, *L'invention de la littérature romande. 1830-1910* (Lausanne: Payot, 1995).

20. Jérôme Meizoz, *Le droit de 'mal écrire'. Quand les auteurs romands déjouent le français de Paris* (Genève: Zoé, 1998); François Vallotton, *L'édition romande et ses acteurs. 1850-1920* (Genève: Slatkine, 2001); Alain Clavier, *Les helvétistes. Intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle* (Lausanne: Société d'histoire de la Suisse romande – Éditions d'en bas, 1993).

21. On peut citer, sans souci d'exhaustivité: Annemarie Jacomy-Millette (éd.), *Francophonie et Commonwealth: mythe ou réalité?*, (Québec: Presses de l'Université Laval, Centre

Le cadre de cet article nous contraint à être sélectif et à choisir comme exemple représentatif le travail mené par Auguste Viatte dans son *Histoire comparée des littératures francophones*.²² Cet important promoteur de la francophonie, universitaire d'origine suisse et occupant une chaire de littérature à l'Université Laval de Québec, tient un discours où s'exprime clairement la conscience de renouveler les cadres d'intelligibilité des littératures périphériques, tout en s'ajustant à une demande pédagogique précise:

De plus en plus, les Universités et les écoles des pays francophones étudient leurs littératures nationales. La plupart ont fait l'objet de bons manuels, et les histoires de la littérature française, tout en les reléguant souvent en des appendices chichement mesurés, offrent des termes de comparaison. Mais il n'existe pas de tableau d'ensemble, sinon sous la forme d'une juxtaposition, pays par pays. C'est à cette lacune que nous voudrions remédier.²³

Organisé en quinze chapitres qui refusent le simple découpage par zones géographiques autant que l'agrégation par thématiques communes, son ouvrage dégage quelques grandes catégories métalittéraires transversales qui correspondent globalement aux méthodes traditionnelles éprouvées, distinguant des écoles, des figures, des contextes et traçant des parallélismes.

Il faut cependant signaler que cette approche est également abondamment nourrie de l'idéologie fondatrice de l'ensemble 'francophonie' et de son appendice 'littératures francophones'. Cette idéologie escorte la 'francophonie littéraire' dans l'espace public en la présentant comme une forme culturelle alternative, placée *grosso modo* sous le double signe de l'humanisme des Lumières françaises et du pluriculturalisme post-colonial. Viatte identifie par exemple un 'foyer primordial' aux littératures qu'il examine; il le situe dans la France du XVIII^e siècle et lui attribue une puissance de rayonnement au-delà des frontières. Son ouvrage suggère

québécois des relations internationales, 1978); Xavier Deniau, *La francophonie* (Paris: PUF, 1983); Jean-Louis Joubert et al., *Les littératures francophones depuis 1945* (Paris: Bordas, 1986); Jean-Marc Léger, *La Francophonie: grand dessein, grande ambiguïté* (Paris: Nathan, 1987); Michel Tétu, *La francophonie. Histoire, problématique et perspectives* (Montréal: Guérin littérature, 1987); Jean-Louis Roy, *La francophonie: l'émergence d'une alliance?* (Montréal: Hurtubise-HMH, 1989); Robert Chaudenson, 1989. *Vers une révolution francophone?* (Paris: L'Harmattan, 1989).

22. Auguste Viatte, *Histoire comparée des littératures francophones* (Paris: Nathan, 1980).

23. Ibid., p. 3.

ensuite une évolution circulaire, ou un retour au même recontextualisé. En effet, la 'francophonie' est définie comme tendant à l'authenticité, à la 'communauté de langue' et à 'la pluralité des cultures'. Cette triple caractérisation, qui correspond au développement mondialisé des 'littératures francophones' dans la seconde moitié du XX^e siècle, apparaît comme une nouvelle actualisation de la logique de rayonnement/enrichissement présentée au début de l'ouvrage comme caractéristique de la France classique, comme le montre bien Michel Beniamino.²⁴ Tandis que Viatte conclut son chapitre initial sur 'L'Europe française du XVIII^e siècle' en le posant comme ouverture vers 'toute l'histoire de la francophonie', il resitue la fin de son parcours dans la perspective de l'universalisme français:

La boucle est bouclée. Ce qui a commencé par l'ascendant d'une langue et d'une culture dans l'aristocratie et les lettres européennes s'est élargi par l'éclosion d'œuvres qui puisent leur inspiration dans le monde entier, et leur convergence, enrichissant à son tour le foyer primordial de l'Hexagone et de Paris, le transforme en fonction d'un contexte universel.²⁵

Autrement dit, la perspective totalisante sur la 'francophonie littéraire' telle qu'elle s'introduit dans le champ universitaire au début des années 1980 semble difficilement échapper à la tentation d'un grand récit orienté et polarisé autour des valeurs de la vocation universelle de la langue française et de l'apport exotique des marges à un patrimoine culturel présenté comme commun et équitablement partagé.

Quelle épistémologie pour les études francophones?

La question qui se pose à présent est celle de savoir comment les 'études francophones' peuvent prendre acte du double virage critique que nous venons de décrire dans l'appréhension de leurs objets. Comment ce nouveau terrain disciplinaire peut-il se définir en articulant les mutations épistémologiques et axiologiques dues d'une part à l'institutionnalisation d'un nouveau paradigme théorique dans l'étude des littératures de la francophonie Nord, d'autre part à l'introduction d'un discours porteur de valeurs 'francophones' dans le champ des études littéraires?

24. Voir Beniamino, op. cit., pp. 107-09.

25. Viatte, op. cit., p. 10, p. 182.

En simplifiant sans doute fortement les choses, on peut dire que la confrontation à ce double héritage entraîne deux grands types d'attitude critique: les outils conceptuels utilisés à propos des 'littératures francophones' entretiennent soit une forme de connivence, soit une forme de rejet par rapport à la *doxa* 'francophone' qui, dans un cas comme dans l'autre, surdétermine ainsi la production d'un savoir 'méta-francophone' en induisant un usage normatif des concepts. Dans le cas de la connivence doxique, cet usage normatif est dicté par l'idéologie 'francophone'; dans le cas du rejet, il s'appuie sur la spécialisation théorique évoquée plus haut.

L'un des exemples les plus évidents de connivence est sans doute le recours à un découpage strictement géographique des objets 'francophones', qui reconnaît implicitement une spécificité culturelle liée à la zone territoriale dont il s'agit de rendre compte. Comme le soulignait déjà Michel Beniamino: 'l'"aire culturelle" n'est pas un concept mais un enjeu politico-idéologique'.²⁶ Son emploi n'en doit pas pour autant être banni, mais l'explicitation des aspects doxiques qu'il charrie nous semble constituer un préalable indispensable à son utilisation comme outil d'objectivation critique. À défaut de cette explicitation, le discours scientifique en vient à indexer des 'spécificités' ethno-géographiques sur un corpus dont l'intégration à la 'francophonie littéraire' se justifie par l'apport distinctif qu'il représente à l'égard des autres corpus.

On peut également repérer une forme de connivence doxique et de détournement conceptuel dans les analyses poétiques qui cherchent à pointer les caractéristiques stylistiques propres aux textes 'francophones'. La démarche théorisée par Dominique Combe s'attache ainsi à rendre compte des rapports de 'raison' et de 'passion' que les écrivains 'francophones' entretiennent avec la langue française et à décrire les solutions d'écriture 'polyphonique' qui découlent de ces rapports.²⁷ Ici encore, l'appareil critique produit la représentation d'une 'francophonie' comme forme d'engagement total de l'écrivain-e et accrédite l'idée d'une réification euphorique de la langue française par ses meilleurs artisans.²⁸

26. Beniamino, op. cit., p. 66.

27. Dominique Combe, *Poétiques francophones* (Paris: Hachette, 1995).

28. Par exemple: 'La francophonie [...] suppose un projet qui engage durablement et, sinon totalement, du moins largement la personnalité de l'écrivain' (ibid., p. 28); 'C'est un peu de cet "amour de la langue" qui nourrit les littératures francophones, que les précédentes analyses voudraient avoir fait partager' (ibid., p. 154).

À l'opposé de ces formes de connivence doxique plus ou moins assumées, l'autre voie de l'alternative annoncée est celle du rejet plus ou moins radical des principes de vision et des échelles de valeurs promus par la 'francophonie'. Il s'agit, dans ce cas, d'opposer la légitimité et l'indépendance de la démarche scientifique contre les discours mystificateurs des hommes de pouvoir et d'institution. Au 'découpage technocratique' et à la 'vision administrative de la francophonie',²⁹ le/la spécialiste oppose des typologies sociolinguistiques qui déjouent les catégories du sens commun³⁰ et démontrent la variété des attitudes face à la langue;³¹ à la conception essentialiste et aux vertus magiquement unificatrices de la langue française, il/elle oppose les concepts de bilinguisme et de diglossie,³² de politique et d'insécurité linguistiques, qui mettent en évidence le poids des normes sociales sur l'activité de l'écrivain-e mais aussi plus largement sur tout-e usager/usagère de la langue;³³ plus globalement, à l'euphémisation et à la dénégation des rapports de force qui structurent l'espace 'francophone', les spécialistes répondent par l'objectivation des conditions qui produisent (et autorisent) de la domination symbolique au sein de cet espace.³⁴

29. Beniamino, op. cit., p. 86.

30. Voir par exemple la 'typologie des situations de francophonie' proposée par Robert Chaudenson in 1989. *Vers une révolution francophone?*, op. cit., ou encore le continuum proposé par Bruno Maurer, 'Continuité et convivialité: utiliser le concept de continuum pour situer les français d'Afrique', in Michel Beniamino et Didier de Robillard (éds.), *Le français dans l'espace francophone: description linguistique et sociolinguistique de la Francophonie* (Paris: Honoré Champion, 1996), II, pp. 873-85.

31. Voir Roland Breton, 'La démographie des francophones est-elle insaisissable?', in Beniamino et de Robillard, ibid., pp., 849-53.

32. Voir Rainier Grutman, 'Bilinguisme et diglossie: comment penser la différence linguistique dans les littératures francophones?', in Lieven D'hulst et Jean-Marc Moura (éds.), *Les études littéraires francophones: état des lieux*, (Lille: Travaux du Conseil scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2003), pp. 113-26.

33. Voir Jean-Marie Klinkenberg, *La langue et le citoyen. Pour une autre politique de la langue française* (Paris: PUF, 2001); Michel Francard (éd.), *L'insécurité linguistique en communauté française de Belgique*, (Bruxelles: Service de la langue française, 1993); Aude Bretegnier, 'L'insécurité linguistique: objet insécurisé? Essai de synthèse et perspectives', in Beniamino et de Robillard, op. cit., II, pp. 903-19.

34. La démarche la plus radicale entreprise dans cette perspective est sans doute celle de Paul Dirx à propos des rapports littéraires franco-belges dans son ouvrage *Les 'Amis belges'. Presse littéraire et franco-universalisme* (Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2006).

Ces oppositions à la *doxa* francophoniste dans le champ universitaire se modulent différemment selon qu'elles s'actualisent à propos des littératures du Nord – où nous avons vu se construire un appareil théorique ajusté à l'enjeu d'autonomisation qui caractérisait de longue date le fonctionnement de ces ensembles littéraires – ou à propos des littératures du Sud – qui ont vu récemment s'imposer et se généraliser un paradigme d'importation anglo-saxonne, la théorie postcoloniale. Sans pouvoir entrer ici dans les détails, nous retiendrons que ce paradigme assume un sens politique oppositionnel beaucoup plus explicite que les approches plus strictement sociolinguistiques ou socio-littéraires. Comme le souligne Jean-Marc Moura, il s'agit de reconnaître le caractère irréfutable du fait colonial pour appréhender ces littératures aussi bien dans leurs configurations institutionnelles que dans leurs écritures ou dans leurs environnements discursifs:

Comprise comme l'étude d'une situation d'écriture et pas uniquement d'une position sur l'axe du temps, la critique postcoloniale fournit une topique des études francophones: un type de discours et de questions dominants, mettant en avant un certain nombre d'idées admises, caractérisant les débats du moment historique considéré.³⁵

Au départ de cette topique, l'analyste mettra en relation l'instabilité énonciative caractéristique de l'écrivain-e francophone avec les choix esthétiques spécifiques opérés dans ses œuvres. Le concept de 'scénographie', importé de l'analyse du discours,³⁶ constitue le principal pivot méthodologique de la théorie postcoloniale appliquée aux 'littératures francophones'. Désignant l'espace d'énonciation tel qu'il est figuré et institué dans le discours littéraire lui-même, la notion se complète de l'épithète 'postcoloniale' pour caractériser, sur un corpus d'œuvres produites dans d'anciennes colonies, une 'définition forte de l'espace d'énonciation', à visée performative.³⁷ Ces hypothèses de travail apparaissent comme des moyens d'unifier un champ d'études très peu stabilisé et encore largement soumis aux habitudes de la lecture rapprochée des textes, ce qui confère aux 'études francophones' l'apparence d'une juxtaposition d'études de cas.

35. Jean-Marc Moura, *Exotisme et lettres francophones* (Paris: PUF, 2003), p. 193.

36. Telle que représentée par Dominique Maingueneau; voir notamment, sur ce concept: *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation* (Paris: Armand Colin, 2004).

37. Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 129.

La grille de lecture proposée par Moura est en réalité l'aménagement, pour le marché universitaire français, de la *postcolonial theory* qui s'est largement imposée dans les pays anglo-saxons depuis plusieurs décennies. Son impact sur les 'études francophones' se fait, là-bas aussi, clairement sentir, mais selon une conjoncture très différente de celle qui prévaut en France. Aux États-Unis, les départements d'études françaises tendent naturellement à se reconfigurer en départements d'études francophones, elles-mêmes de plus en plus associées au paradigme postcolonial. Comme en témoigne la création d'une revue *Francophone Postcolonial Studies* en 2003, ou encore les plaidoyers de David Murphy pour une revisitation, au prisme postcolonial, de l'histoire de toutes les littératures en langue française (y compris la 'française' donc), l'intersection entre ces champs d'étude s'impose de plus en plus comme pertinente et évidente.³⁸ Elle résulte notamment de la conjonction, dans la tradition universitaire américaine, de problématiques portées par les penseurs du postcolonial (Said, Spivak, Bhabha) et des écrits de Fanon, Césaire, Glissant (qui, comme Maryse Condé, Achille Mbembe ou Assia Djebar, occupe d'ailleurs une place dans l'institution universitaire américaine). Cette conjonction ne s'est pas produite en Europe.

Reste que l'ambition comparatiste et interdisciplinaire qui anime le paradigme postcolonial tend à faire son chemin également en France, notamment via les travaux de Moura. Elle dessine la perspective d'un champ d'études littéraires qui, à côté des indéboulonnables études françaises, prendrait en compte la variété des contextes et des poétiques caractérisées par les effets de marginalisation, d'hybridation et de précarité institutionnelle qui découlent du colonialisme français. Or, dans une telle conjoncture, quelle place aurait la littérature suisse romande, produit historique totalement étranger au fait colonial tel qu'il s'est manifesté en Afrique, dans le Maghreb, voire au Québec (qui constitue déjà un cas difficilement assimilable au paradigme postcolonial)? Que dire de la littérature belge, produite par un pays qui fut lui-même colonisateur? Elle représente à ce titre le cas limite d'une littérature périphérique à la France qui devrait changer radicalement de

38. Voir notamment David Murphy, 'De-centring French Studies: Towards a Postcolonial Theory of Francophone Cultures', *French Cultural Studies*, 13, 2 (Juin 2002), 165-85. Voir également les deux collectifs déjà cités: Forsdick et Murphy, op. cit.; Donadey et Murdoch, op. cit.

statut symbolique dès lors qu'elle serait prise en charge par la théorie postcoloniale.

Ces considérations nous montrent que l'engagement théorique et critique contre la conception traditionnelle de la 'francophonie (littéraire)' et contre le système de valeurs qui l'accompagne produit lui-même, immanquablement, une nouvelle axiologie. Bien que souvent très implicite, cette axiologie transparaît dans les objets privilégiés par les études qui s'appuient sur ces fondements conceptuels. En illustrant la théorie par des auteur-e-s particulièrement 'diglossiques', ou particulièrement 'dominé-e-s' symboliquement, ou encore situé-e-s dans des rouages institutionnels propres aux contextes postcoloniaux, ces études créent indirectement un panthéon ajusté à l'entreprise de démythification qu'elles entendent mener.

Mais la théorie littéraire n'est pas la seule formation discursive à s'être confrontée au discours de la 'francophonie' pour le démythifier et pour proposer une assise plus stable à l'étude de la littérature produite en langue française. Les premier-ère-s intéressé-e-s, à savoir les écrivain-e-s, ont toujours été sensibles aux querelles d'étiquettes et aux classements qu'on imposait à leurs productions.³⁹ À propos de la 'littérature francophone', le manifeste 'Pour une littérature-monde en langue française' et son prolongement en volume permettent d'identifier la rhétorique et les enjeux mobilisés pour contrer la *doxa* francophoniste, cette fois par les écrivain-e-s eux/elles-mêmes et sans plus de distinction entre le Nord et le Sud.⁴⁰ À vrai dire, la cible de Michel Le Bris, Jacques Rouaud et autres est autant la francophonie officielle qui 'ghettoïse' les écrivain-e-s de langue française non-Français, que le petit monde parisien de la 'littérature française', dénoncé pour son repli formaliste. Contre le stigmate 'folklorisant' des 'littératures francophones' et contre l'assèchement nationaliste de la 'littérature française', les auteur-e-s plaident pour un usage dénationalisé du français et pour une esthétique romanesque branchée sur les rythmes du monde et inspirée du goût pour le voyage tel qu'un Nicolas Bouvier a pu le transposer en littérature. Ce n'est pas ici le lieu de discuter en détails

39. À titre d'exemple, pour le cas de la littérature belge, on consultera l'intéressante anthologie qui retrace plus d'un siècle de débats autour de cette 'littérature nationale': Stefan Gross et Johannes Thomas (éds.), *Les concepts nationaux de la littérature: l'exemple de la Belgique francophone, une documentation en deux tomes*, (Aachen, Alano Rader Publikationen: 1989).

40. *Pour une littérature-monde*, op. cit.

l'argumentaire des signataires,⁴¹ mais de formuler deux remarques à son endroit.

La première est qu'un tel plaidoyer, sous les apparences d'un décroissement radical hors de toutes frontières, est lui-même très situé dans une conjoncture institutionnelle finalement très peu marginale: la plupart des contributeur-rice-s ont reçu un important prix littéraire parisien et sont éditée-e-s chez Gallimard (également éditeur du volume collectif, dans la prestigieuse collection 'Nrf'); certain-e-s occupent également une position importante dans l'université américaine. Comme l'écrit Blaise Wilfert-Portal, ce manifeste peut être lu comme

une revendication de pleine et entière assimilation à la littérature 'française' d'écrivains déjà fortement reconnus en réalité par Paris et ses institutions littéraires et qui, en même temps, bénéficient d'une forte exposition internationale, principalement dans l'espace anglophone, et souhaitent à ce titre sembler porteurs, aux yeux de leurs interlocuteurs anglo-saxons, d'une *koinè* littéraire comparable à celle dont les auteurs anglophones sont membres, seule susceptible d'en faire des concurrents sérieux dans le grand jeu littéraire des métropoles de la culture.⁴²

Dès lors, la 'proclamation mondialiste', si elle invite à abandonner l'étiquette 'francophone', se révèle finalement assez conforme aux attentes d'un marché littéraire mondialisé et aux intérêts français sur ce marché.

La seconde remarque est que cette réponse aux attentes s'appuie sur un programme littéraire finalement tout aussi normatif et idéologique que les formules folklorisante et formaliste qu'il dénonce. La 'littérature-monde', faite nécessairement de métissages et de dépaysements, n'en vient-elle pas à retirer toute pertinence littéraire aux textes qui n'embrasseraient pas cette poétique du voyage par ailleurs très ajustée aux nouveaux idéaux touristiques globalisés?⁴³

La triple confrontation inévitable des études (et des écrivain-e-s) 'francophones' au discours idéologique sur la 'francophonie', à l'ambition théorique inhérente au champ universitaire, à la logique de distinction propre

41. Voir l'analyse précise et nuancée de Blaise Wilfert-Portal, 'La littérature française dans la mondialisation', *La vie des idées*, <www.laviedesidees.fr> (1 juillet 2008) [consulté le 7 janvier 2009].

42. Ibid.

43. Pour une analyse semblable, mais plus radicale, voir Jean-Gérard Lapacherie, 'La littérature sans le monde', *Mondes francophones*, <www.mondesfrancophones.com> (18 septembre 2007) [consulté le 8 janvier 2009].

au milieu littéraire introduit ainsi une forme de normativité dans l'emploi des étiquettes. Soit par connivence, soit par rejet, celles-ci semblent nécessairement orientées vers la production de la valeur littéraire de leur objet et vers son instrumentalisation idéologique ou théorique (en tant que 'francophone', 'métissé', 'périphérique', 'déviant', 'dominé', 'postcolonial', 'mondial', etc.). Les analyses qui précèdent ont pu montrer en effet à quel point les discours à propos des 'littératures francophones' mobilisaient des rhétoriques propres à créer de la valeur, plus ou moins pertinente selon la configuration d'un marché donné (universitaire/littéraire, mondialisé/nationalisé).

Ce constat pourrait nous permettre de dégager un nouveau socle épistémologique pour l'étude de ces ensembles littéraires, qui seraient envisagés d'un autre point de vue que celui centré sur les esthétiques ou sur les institutions. Ce point de vue considérerait plutôt les rapports entre *savoir métalittéraire*, *valeur littéraire* et *idéologie* tels que les configurent les différents discours tenus au fil du temps sur les 'littératures francophones'. Celles-ci seraient d'ailleurs à situer parmi d'autres littératures dont la valeur symbolique et la fonction idéologique sont fortement conditionnées par les métadiscours qui les escortent. Pensons, par exemple, aux complexes socio-rhétoriques que constituent le 'féminisme', le 'structuralisme', le 'marxisme', dans leurs rapports avec le fait littéraire; mais la 'littérature française' elle-même, en tant que construction symbolique et idéologique, devrait sans doute être l'un des premiers objets privilégiés par ce type de démarche.

Lisbeth Verstraete-Hansen

Étranges ressemblances ou mêmes différences? Préliminaires pour l'étude des transferts culturels dans l'espace littéraire francophone

Le présent article se propose d'interroger les ressemblances discursives des mouvements identitaires qui scandent l'histoire – ou *les* histoires – des littératures de langue française dans la dernière moitié du XX^e siècle. La formulation d'une identité spécifique cristallisée autour des rapports de l'écrivain avec l'histoire, le lieu et la langue se retrouve – *mutatis mutandis* – sous la plume d'écrivains et d'intellectuels francophones venant d'horizons aussi divers que le Maghreb, le Québec, la Belgique et les Antilles.

Les nombreux échos que se renvoient manifestes, essais, histoires et textes littéraires incitent à esquisser des réflexions sur le constat généralement admis selon lequel 'ça ne circule pas' entre les littératures francophones. En effet, selon la plupart des historiens de ces littératures, celles-ci entretiennent peu ou pas de contacts qui ne soient médiés par le centre littéraire français.¹ Comment, dès lors, expliquer l'apparition de ces ressemblances dans des endroits géographiquement distants et des conditions historiques qui sont loin d'être identiques? À partir de textes liés soit à la vague de la décolonisation, soit aux mouvements identitaires québécois et

1. 'Si [les littératures du nord et du sud] présentent des convergences, celles-ci sont toutes dues à l'identique relation qu'elles entretiennent avec le centre: il y a peu de contacts directs entre elles, tant en termes de lecture de textes qu'en termes de diffusion. Dans les cas le plus nets, cela aboutit à une totale ignorance réciproque, ou en tout cas à une assez large indifférence. Quand relations il y a, celles-ci sont régies par le centre, qui les suscite ou les chapeaute [...]', Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale* (Bruxelles: Labor, 2005), p. 48.